

Carbone 43

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



43

14



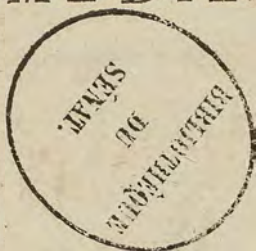
REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

UNE JOURNÉE
DE HENRY IV,
COMÉDIE.



THE JOURNAL

OF THE

COMMISSIONERS



UNE JOURNÉE
DE HENRY IV,

C O M É D I E

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

*Représentée pour la première fois sur le
Théâtre de Molière, le Mercredi 12 oc-
tobre 1791.*

SECONDE ÉDITION.

A P A R I S.

Chez tous les Marchands de Nouveautés.

1 7 9 2.

UNIVERSITY OF CHICAGO

THE MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY

COLUMBIAN UNIVERSITY

THE THOMAS A. EDISON

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
THE MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY
COLUMBIAN UNIVERSITY
THE THOMAS A. EDISON

SECOND EDITION

A. J. A. B. S.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
THE MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY
COLUMBIAN UNIVERSITY
THE THOMAS A. EDISON

A. J. A. B. S.

A V E R T I S S E M E N T.

PLUS de soixante représentations consécutives , sans compter celles qui pourront en être données par la suite , les applaudissemens unanimes des spectateurs tant à Paris que dans les Provinces où il a été représenté, la première édition de l'Ouvrage rapidement enlevée , tout atteste son succès. L'Auteur est loin de s'en prévaloir ; il sait mieux que personne qu'il n'est redevable de l'indulgence du Public qu'au nom seul de son Héros : c'est lui qui a tout fait. Le mérite de l'Auteur , s'il en a , ne consiste que dans le choix de cet heureux sujet.

La concurrence avec celui de la *Partie de Chasse de Henry IV* , ne pouvait qu'augmenter sa juste défiance. Elle a retenu pendant long-temps l'essor de sa Muse ; mais n'ayant pu résister au desir de traiter un pareil sujet , il convient de bonne-foi qu'il n'a pas

eu le courage de renfermer sa Pièce après l'avoir composée. Le succès a justifié sa témérité ; le Public a fait grace à l'Ouvrage en faveur de l'intention : puisse le Lecteur témoigner la même indulgence !

PERSONNAGES.

HENRY IV, Roi de France et de Navarre.	<i>M. Bourfault.</i>
LE DUC DE SULLY, premier Ministre.	<i>M. Dufault.</i>
LE DUC DE BELLEGARDE, Grand-Ecuyer.	<i>M. Jeannin.</i>
LE DUC D'EPERNON.	<i>M. Deligny.</i>
LE COMTE DE CRILLON.	<i>M. Saint-Amand.</i>
LE MARQUIS DE PRASLIN, Capitaine des Gardes.	<i>M. Monnot.</i>
LE COMTE DE SANCY, Colonel des Suisses.	<i>M. Aubry.</i>
BERINGHEN, premier Valet-de-chambre du Roi.	<i>M. Boucher.</i>
UN Officier de la Bouche du Roi.	<i>M. Noël.</i>
LE Bailly du Village.	<i>M. Gonthier.</i>
GRÉGOIRE, Fermier.	<i>M. Duverger.</i>
COLETTE, Fille de Grégoire.	<i>Mad. Dubois.</i>
ALAIN, neveu du Bailly.	<i>M. Valcourt.</i>
NICOLAS, Paysan.	<i>M. Villeneuve.</i>
Une Sage-Femme.	<i>Mad. Boursault.</i>
Une jeune fille.	<i>Mad. Scio.</i>
Une Femme de Village.	<i>Mlle. Leclerc.</i>
Courtisans.	
Pages.	

viii

Officiers de la suite du Roi.

Gardes.

Payfans et Payfannes.

La scène est, au premier et au troisième actes, dans un Village, à deux lieues environ d'Anet, et dans le second au château même d'Anet.

UNE

UNE JOURNÉE DE HENRY IV, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'entrée d'un village ; le fond est occupé par un coteau qui s'élève en perspective. Sur la droite , on voit une maison dont les alentours caractérisent une ferme ; il y a près la porte d'entrée quelques arbustes qui forment une espèce de berceau ; sur la gauche , sont de grands arbres entre lesquels on découvre une ou deux maisons.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRÉGOIRE, *seul.*

(Il sort de la ferme , et regarde de différens côtés , avec un léger mouvement d'impatience.)

COLETTE! .. Colette! .. All' ne reviant pas : j'avons beau regarder , je ne la voyons point.... All' est bian long-tems .. Je paririons qu'all' a fait rencontre d'Alain , et qu'alle s'amuse à jaser avec ly. Vlà comme sont les amoureux ! ils avont toujours qu'enque chose à s' dire : cela est bian naturel. Feu ma jeunesse, il me souvient que quand mon père m'envoyait... Mais à la parfin la vlà.

A

SCÈNE II.

GRÉGOIRE, COLETTE.

COLETTE. (*Elle descend la colline en achevant le couplet de charmante Gabrielle, qu'elle est censée avoir commencé plus loin : arrivée près de son père, elle dit :*)

ME voilà !

GRÉGOIRE.

C'est hureux : ce qui m'en plaît, ce que tu n'as pas été long-tems.

COLETTE.

Mon père !...

GRÉGOIRE.

Je parions qu'Alain t'attendait au passage, et que c'est avec ly qu' tu t'es arrêtée.

COLETTE.

Mon père !...

GRÉGOIRE.

Eh bian ! mon enfant, il n'y a pas grand mal ; c'est ton prétendu ; il est juste que tu aies du plaisir à le voir ; mais il fallait mieux prendre ton tems.

COLETTE.

Vous avez raison, mon père, et j'y aurai attention une autre fois ; mais c'est que le tems passe si vite...

GRÉGOIRE.

Oui, quand on cause avec son amoureux : à la bonne heure ; passe pour cette fois-ci. (*Il s'éloigne un peu*). Approchez, mademoiselle.

COLETTE.

Mon père...

GRÉGOIRE.

Approchez donc. (*Il l'embrasse*). Vlà pour ta punition... Parlons maintenant d'autre chose : as-tu trouvé monsieur le Bailly.

COLETTE.

Oui, mon père.

GRÉGOIRE.

Que t'a-t-il dit ?

COLETTE.

Il m'a fort mal reçue.

GRÉGOIRE.

Fort mal reçue !

COLETTE.

Mon dieu , oui.... Je lui ai fait part que ma mère était accouchée : je lui ai dit que , par un événement inattendu , la dame du château , qui devoit nommer mon frère avec lui , se trouvoit retenue à Paris , pour quelque tems , ce qui empêchoit cet arrangement d'avoir lieu.

GRÉGOIRE.

Fort bien.

COLETTE.

J'ai ajouté que , s'il le trouvoit bon , je tiendrais sa place.

GRÉGOIRE.

De mieux en mieux.

COLETTE.

Il a paru choqué de cette proposition.

GRÉGOIRE.

Oh ! oh ! celui-là est plaisant.

COLETTE.

Je n'ai pas manqué de lui dire , comme vous me l'aviez bien recommandé , que si cela ne lui convenait pas , vous le chargiez de choisir lui-même une marraine ; et qu'enfin vous feriez à cet égard tout ce qui lui seroit agréable.

GRÉGOIRE.

A merveille... Ensuite.

COLETTE.

Pour toute réponse , il m'a mise à la porte de son ca-

binet, en disant qu'il voyait d'où partait le coup, et qu'il ne voulait plus communiquer avec vous.

GRÉGOIRE.

Vlà du nouviau.

COLETTE.

C'est pourtant comme je vous le dis.

GRÉGOIRE.

Je ne revenons pas de not' surprise : je ne sommes qu'un fermier, il est vrai ; mais un fermier vaut un bailly : cet excès de vanité est bien ridicule.

COLETTE.

Mais, mon père, il y a un moyen de concilier tout cela.

GRÉGOIRE.

Quel est-il ce moyen ?

COLETTE.

Alain peut tenir la place de son oncle.

GRÉGOIRE.

Alain.

COLETTE.

Certainement.

GRÉGOIRE.

Je ne voulons plus en entendre parler.

COLETTE.

Comment, mon père ?

GRÉGOIRE.

Tout est rompu.

COLETTE.

Tout est rompu ?

GRÉGOIRE.

Est-ce que ç'a n'est pas clair ?

COLETTE.

Mais ce n'est pas la faute d'Alain.

GRÉGOIRE.

Çà m'est égal.

COLETTE.

Mon petit papa.

GRÉGOIRE.

Laissez-moi.

COLETTE.

Je vous en prie.

GRÉGOIRE.

Je n'acoutons rian.

COLETTE.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! que je suis donc malheureuse !

GRÉGOIRE.

Cet impertinent Bailly ! Je faisions un fort à son neveu, qui n'a rian, en ly baillant not' fille, et il se conduit avec moi de cette manière ! Ah ! je l'y ferons bian voir...

COLETTE.

Mais ce pauvre Alain.

GRÉGOIRE.

Je te répétons pour la dernière fois, que je ne voulons plus en entendre parler.

COLETTE.

D'Alain ?

GRÉGOIRE.

De ly ni de son oncle.

COLETTE.

Et notre mariage ?

GRÉGOIRE.

Il ne se fera pas.

COLETTE.

Il ne se fera pas ?

GRÉGOIRE.

Non, et je te défendons de le voir, de l'y parler : tu m'entends ! il suffit. (*Il rentre dans sa maison*).

SCÈNE III.

COLETTE, *seule.*

ME voilà bien chanceuse !... Devais-je m'attendre à ce retour !... Ce pauvre Alain !... Quand il va savoir tout cela ! comme il va se désespérer !... Son oncle aussi est un bien cruel homme. Demandez - moi pourquoi ce refus ! Ah ! j'ai bien du chagrin , toujours.

SCÈNE IV.

ALAIN, COLETTE.

ALAIN.

QU'AS-TU donc, ma Colette ?... Tu pleures !

COLETTE.

Tu ne fais pas, Alain ?

ALAIN.

Non, vraiment... Parles, je t'en conjure.

COLETTE.

Je t'ai dit que ton oncle avait refusé...

ALAIN.

Oui, oui. Après ?

COLETTE,

Mon père s'est fâché de son refus.

ALAIN.

Est-ce qu'il ne consent pas que je le remplace ?

COLETTE.

C'est bien pis.

ALAIN.

Comment donc ?

COLETTE.

Il veut se brouiller avec ton oncle.

(7)

A L A I N.

Avec mon oncle ? Et notre mariage ?

C O L E T T E.

Tout est rompu.

A L A I N.

Est-il possible ?

C O L E T T E.

Mon père ne veut pas même que je te parle.

A L A I N.

Qu'allons-nous devenir ?

C O L E T T E.

Je ne fais... Ne plus nous voir !

A L A I N.

Tu lui obéiras ?

C O L E T T E.

Mais...

A L A I N.

Dis-moi que non.

C O L E T T E.

Ne nous chagrignons pas d'avance. Je saisirai l'instant favorable, et je ferai tant, que je fléchirai mon père. Tu fais qu'il est bon, qu'il nous aime, et le premier moment passé, j'espère venir à bout de le faire changer de résolution.

A L A I N.

Oui mais mon oncle...

SCÈNE V.

GRÉGOIRE, ALAIN, COLETTE.

GRÉGOIRE, *en dedans de la maison.*

C O L E T T E !...

C O L E T T E.

Me voilà, mon père. (*A Alain*). Sauve-toi bien vite,

mon ami , fauve-toi , crainte que mon père ne t'appergoive.

A L A I N.

Adieu , ma chère Colette.

C O L E T T E.

Adieu , Alain.

(*Alain se cache derrière le berceau*).

SCÈNE VI.

G R É G O I R E , C O L E T T E.

G R É G O I R E , *sortant de sa maison*.

E H bian ! pourquoi donc ne vians-tu pas , quand je t'appellons.

C O L E T T E.

Pardonnez-moi , mon père , c'est que...

G R É G O I R E , *la contrefaisant*.

Pardonnez-moi , mon père , c'est que... Allons , rentrez la-dedans , et ne dites rien à vot' mère de ce qui s'est passé. (*Il la prend par la main droite et l'attire après lui ; cependant Alain s'approche tout doucement , et baise la main gauche de Colette qu'elle lui tend : Grégoire s'appergoit de quelque mouvement , et dit sans se retourner*) : Quoi que c'est donc ?

C O L E T T E , *feignant de s'être fait mal à la jambe*.

Rien , mon père , c'est que je me suis accrochée.

G R É G O I R E.

Etourdie !

(*Il rentre avec elle*).

SCÈNE

SCÈNE VII.

ALAIN, *seul.*

LES voilà rentrés ! . . . Quel parti prendre ? Si j'allais trouver mon oncle ! . . . Il ne m'écouterait pas . . . Ce contre-tems est bien cruel : je suis sûr que c'est un mal-entendu ; le père de colette est un si brave homme ! ce seroit lui faire injure, que de soupçonner . . .

SCÈNE VIII.

ALAIN, LE BAILLY.

LE BAILLY, *surprenant Colin qui rêve au parti qu'il doit prendre.*

QUE fais-tu là ?

ALAIN, *interdit.*

Mon oncle, j'y fais . . . Je n'y fais rien.

LE BAILLY.

Je le vois bien.

ALAIN, *avec un peu d'humeur.*

Pourquoi me le demandez-vous ?

LE BAILLY.

Tu raisones, je crois . . . Que cherches-tu ici ?

ALAIN.

Personne.

LE BAILLY.

En ce cas, retire-toi.

ALAIN.

Mon oncle . . .

LE BAILLY.

Est-ce que tu ne m'entends pas ?

B

A L A I N.

Si fait ; mais...

LE B A I L L Y , *montrant la maison de Grégoire.*
Je ne veux pas que tu approches de cette maison.

A L A I N.

De la maison de Grégoire ?

L E B A I L L Y.

Sans doute , et je t'ordonne de ne plus songer à Colette.

A L A I N.

A Colette ?

L E B A I L L Y.

Est-ce que je ne m'énonce pas clairement ? Tu sais mes intentions ; c'est à toi de t'y conformer... Tourne-moi les talons , et que je ne sois pas obligé de le répéter deux fois.

A L A I N.

Mon cher oncle...

L E B A I L L Y , *le renvoyant.*

Allez , allez donc.

(*Alain remonte lentement la colline.*)

SCÈNE I X.

L E B A I L L Y , *seul.*

M A I S voyez un peu la vanité ridicule de ce Grégoire : parce qu'il est riche , et qu'en faveur de son bien , je daignais consentir à ce que mon neveu , qui ne l'est pas , descendît jusqu'à sa fille , il voudrait traiter de pair avec moi !... Oh ! parbleu , je lui ferai bien sentir la distance qui se trouve entre un misérable fermier et un homme de mon espèce.... Qu'il vienne , et je saurai le remettre à sa place.

SCÈNE X.

HENRY, LE BAILLY.

HENRY, *au bord de la coulisse, sans voir le Bailly qui ne l'aperçoit pas non plus.*

ATTACHONS ici mon cheval, et cherchons un endroit où je puisse me reposer ; mais pour être plus libre (*Il se boutonne et cache son cordon bleu*), mettons-nous en état de n'être pas reconnu.

LE BAILLY, *se croyant seul.*

Toute réflexion faite, ce n'est pas le moment de m'en expliquer avec lui.

HENRY, *de même.*

Je me suis égaré : cela ne me fait pas autrement de peine ; mais j'ai soif, et je voudrais bien trouver à me rafraîchir. (*Apperveant le Bailly.*) Voici quelqu'un qui me rendra ce service. (*Abordant le Bailly, le chapeau à la main.*) Voulez-vous bien me faire le plaisir, Monsieur, de m'indiquer un endroit où je puisse me procurer quelques rafraîchissemens dont j'ai le plus grand besoin. Égaré... de mon chemin... étranger en ces lieux...

LE BAILLY.

Parbleu ! la demande est plaisante ; il y a assez de maisons dans le village : voyez, cherchez, demandez : on dirait, à vous entendre, que... Passez votre chemin, passez votre chemin.

HENRY.

Pardon, Monsieur, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

LE BAILLY, *le regardant sans se découvrir.*

C'est bon ; c'est bon : voilà qui est fini ; laissez-moi.

(*Il sort.*)

B 2

SCÈNE XI.

HENRY, *seul.*

VENTRE SAINT-GRIS ! voilà un plaisant original ! Je répondrais bien qu'il ne me connaît pas... Je veux poursuivre l'aventure, et m'informer... J'aperçois justement un homme qui sort de chez lui : voyons si celui-ci fera plus honnête.

SCÈNE XII.

HENRY, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

JE croyons avoir entendu la voix de monsieur le Bailly ; mais je nous sommes trompés... Rentrons.

HENRY.

Monsieur ! Monsieur !

GRÉGOIRE.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

HENRY.

Faites-moi le plaisir de m'indiquer un endroit où je puisse trouver à boire un coup. Je me suis écarté de ma route ; la chaleur est considérable, et je vous avoue que j'éprouve une soif brûlante.

GRÉGOIRE.

Venez chez nous, Monsieur, venez chez nous : vous ne ferez, peut-être, pas aussi bien reçu que je le désirerions, parce que je sommes un peu dans l'embarras ; mais c'est égal.

HENRY.

Je ne veux pas vous être importun...

GRÉGOIRE.

Vous ne nous importunerez pas ; bïan au contraire...

HENRY.

J'accepte donc , mais à condition que vous en agirez avec moi sans façon ; une croûte de pain , un verre de vin , il ne me faut rien davantage.

GRÉGOIRE.

Voulez-vous rester ici au frais , ou bien entrer dans la maison ?

HENRY.

Mais je serai très-bien sous ce berceau.

GRÉGOIRE.

Vous allez être sarvi. (*Appellant*). Colette !

SCÈNE XIII.

HENRY, GRÉGOIRE, COLETTE.

COLETTE.

QUE voulez-vous , mon père ?

GRÉGOIRE.

Apportez à Monsieur du pain , du vin , des fruits. (*A Henry*). Des fruits , n'est-ce pas ?

HENRY.

Volontiers : je les aime beaucoup.

GRÉGOIRE, à sa fille.

N'oubliez pas des fruits , enfin tout ce que j'avons de meilleur , et cela sur-le-champ.

COLETTE.

Oui , mon père.

(*Elle rentre*).

SCÈNE XIV.

HENRY, GRÉGOIRE.

HENRY.

C'EST à vous, cette belle enfant ?

GRÉGOIRE.

Oui, Monsieur.

HENRY.

Savez-vous qu'elle est charmante !

GRÉGOIRE.

Vous êtes bien bon.

HENRY.

Dites-moi donc : je viens de rencontrer près d'ici un homme qu'à sa mise j'ai présumé être le bailli ou le procureur fiscal de l'endroit...

GRÉGOIRE.

C'est Monsieur le Bailli.

HENRY.

Quelle espèce d'homme est-ce ?

GRÉGOIRE.

C'est un honnête homme ; un homme juste, intègre et incapable de manquer à son devoir.

HENRY.

Fort bien : son caractère ?

GRÉGOIRE.

Chacun a ses défauts.

HENRY.

Encore ?

GRÉGOIRE.

Je n'aimons pas à mal parler de parsonne ; d'ailleurs...

HENRY.

J'ai mes raisons pour vous le demander.

GRÉGOIRE.

Je vous dirons donc, puisque vous l'exigez, qu'il est d'une vanité insupportable.

HENRY.

J'en fais quelque chose ; j'en fais quelque chose.

GRÉGOIRE.

Comment donc, Monsieur ?

HENRY.

Je vous conterai cela dans un autre moment : poursuivez.

GRÉGOIRE.

J'allons vous bailler un petit échantillon de son orgueil.

HENRY.

Voyons,

GRÉGOIRE.

Je croyons votis avoir dit que not' femme était accouchée ce matin.

HENRY.

Je ne me le rappelle pas ; mais je le tiens pour dit : continuez.

GRÉGOIRE.

Il devait nommer not' enfant avec une dame de ce canton, une grande dame vraiment, celle à qui appartient ce châtaiau qu'on voit sur la hauteur.

HENRY.

En deça de la route de Dreux ?

GRÉGOIRE.

Tout juste.

HENRY.

Je fais, je fais... Après ?

GRÉGOIRE.

Cette dame, comme je vous le disions, s'est trouvée

retenue à Paris par un petit accident qui lui est arrivé.

H E N R Y.

Eh bien ?

G R É G O I R E.

J'avons fait prier Monsieur le Bailly de vouloir bien permettre que ma fille tînt sa place : il a rejeté ma proposition avec un mépris...

H E N R Y.

Il est difficile... De sorte qu'actuellement nous n'avez plus de parrain ?

G R É G O I R E.

Précisément, et c'est ce qui m'embarrasse.

H E N R Y.

Il y a du remède à cela : voulez-vous m'accepter à la place de Monsieur votre Bailly ? Je ne suis pas, peut-être, un personnage aussi recommandable que lui ; mais si vous ne tenez point absolument à la qualité...

G R É G O I R E.

Monsieur, vous me faites beaucoup d'honneur, et j'acceptons avec plaisir votre proposition.

H E N R Y.

C'est dit : touchez-là, Monsieur.... Comment vous nommez-vous ?

G R É G O I R E.

Grégoire pour vous servir.

H E N R Y.

Touchez-là, Monsieur Grégoire : je mets cependant une petite condition à cet arrangement, pour qu'il puisse avoir lieu.

G R É G O I R E.

Ordonnez.

H E N R Y.

C'est que la cérémonie ne se fera que cette après-dinée : il faut absolument que je retourne au château d'Anet, dès que je ferai rafraîchi.

G R É G O I R E.

G R É G O I R E.

Tout comme il vous plaira ; vous êtes bien le maître.

H E N R Y.

Touchez-là de rechef , j'aime les braves gens.

G R É G O I R E.

Je ne savons pas trop ce qui se passe en nous ; mais j'éprouvons un certain sentiment que je ne pouvons pas bien définir : vous m'inspirez une amitié , un...

H E N R Y.

Il n'y a qu'un moment que nous nous connaissons , et vous avez déjà la mienne. Je tâcherai de faire en sorte que vous n'en foyez pas fâché.

G R É G O I R E.

Grand marcy... J'entends ma fille.

S C È N E X V.

H E N R Y , G R É G O I R E , C O L E T T E.

C O L E T T E.

VOILA ce que vous avez demandé, mon père. (*Elle pose sur la table du pain, du vin et un panier plein de fruits ; et se tournant ensuite du côté du Roi :*) Je viens de cueillir les fruits dans le jardin, pour qu'ils soient plus frais.

H E N R Y.

Charmante, en vérité?

C O L E T T E.

Monsieur, vous êtes bien honnête.

H E N R Y.

Je ne suis que juste.

G R É G O I R E , à sa fille.

Voilà qui est bien. (*A Henry*) Monsieur, quand vous voudrez, tout est prêt.

HENRY.

Bien obligé. (*Il se met à table ; Grégoire lui verse à boire*). Vous ne me tenez pas compagnie ?

GRÉGOIRE.

Puisque vous le permettez (*Il choque avec Henry*), à votre santé, et de tout mon cœur.

HENRY, à Colette.

A la vôtre, ma belle enfant.

COLETTE.

Monsieur, je vous remercie. (*A Grégoire*) A Propos ; mon père, j'oubliais de vous dire que ma mère vous demande.

GRÉGOIRE.

J'allons voir ce qu'elle nous veut. (*A Henry*) Je vous demande bien excuse...

HENRY.

Je ne prétends pas vous gêner.

GRÉGOIRE.

Restez ici, Colette, pour baillier à Monsieur tout ce qu'il aura besoin.

COLETTE.

Oui, mon père.

GRÉGOIRE.

Monsieur, je suis à vous dans le moment.

HENRY.

A votre aise.

(*Grégoire rentre*).

SCÈNE XVI.

HENRY, COLETTE.

HENRY.

SAVEZ-VOUS bien , ma belle enfant , que je vais être
votre compère ?

COLETTE.

Vous, Monsieur ?

HENRY.

Moi-même : en êtes-vous fâchée ?

COLETTE.

Tant s'en faut : c'est bien de la grace que vous me
faites.

HENRY.

Je ne fais ; mais vous avez l'air d'avoir du chagrin.

COLETTE.

Monsieur...

HENRY.

Je lis dans vos yeux que vous n'êtes pas contente.

COLETTE.

Ce n'est rien

HENRY.

Confiez-moi le sujet de votre peine : j'ai , tel que vous
me voyez , des secrets merveilleux pour consoler les jeunes
filles qui ont du chagrin... Vous souriez?... c'est bon
signe... On doit avoir confiance en son compère : parlez.

COLETTE.

Vous saurez donc que Monsieur le Bailly...

HENRY.

Je fais tout cela ; passez.

COLETTE.

Je devais épouser son neveu , et mon père ne veut plus

à présent que j'y songe : ce pauvre Alain ! il se désole , et moi...

HENRY.

Vous faites comme lui... Voilà donc ce qui vous tourmente !... Il ne faut pas vous affliger pour cela ; je suis sûr que votre père...

COLETTE.

Il est bien fâché contre Monsieur le Bailly.

HENRY.

Il a sujet de l'être... Laissez-moi faire : je lui en parlerai : je ne vous promets rien ; mais je ferai bien malheureux , si je ne viens pas à bout de mettre tout le monde d'accord.

COLETTE.

Ah ! Monsieur , s'il était possible !...

HENRY.

Vous aimez donc bien votre amant ?

COLETTE.

C'est qu'il est si aimable.

HENRY.

Sa naïveté m'enchanté. (*Il l'embrasse*). Ne vous effrayez pas ; il doit être permis d'embrasser sa commère.

COLETTE.

Monsieur !...

HENRY.

Je vois ce qui vous fâche : c'est un vol que j'ai fait à Alain , n'est-ce pas ? Tranquillisez-vous , tout ira peut-être mieux que vous ne pensez.

HENRY.

COLETTE.

SCÈNE XVII.

HENRY, GRÉGOIRE, COLETTE.

GRÉGOIRE.

PARDON, Monsieur.

HENRY.

Je vous l'ai déjà dit : je n'aime pas les façons : quand vous me connoîtrez mieux , vous verrez que je suis un bon homme.

COLETTE.

Je vous le difons tout bellement : je n'en connaissons pas qui marite mieux d'être aimé.

HENRY.

Ma foi , mon ami , je n'épargne rien pour l'être ; car c'est , selon moi , le plaisir le plus doux qu'on puisse goûter ; et si je n'y parviens pas , je vous jure que ce n'est point ma faute.... Mais , dites-moi , le Roi chasse-t-il souvent dans ces cantons ?

GRÉGOIRE.

Jamais.

HENRY.

Le connaissez-vous ?

GRÉGOIRE.

Nullement , et c'est un de mes regrets.

HENRY.

Vous n'avez donc jamais été à la Cour ?

GRÉGOIRE.

Non , Monsieur.

HENRY.

Et pourquoi cela ?

GRÉGOIRE.

Pourquoi ? C'est que d'abord il n'y a pas long-tems

que le Roi s'adonne à venir dans le canton , et pis que je n'avons pas de tems à perdre.

H E N R Y.

Ensuite.

G R É G O I R E.

Faut-il vous dire la varité ?

H E N R Y.

Affurément : je l'aime par-dessus tout , et j'ai le malheur de ne l'entendre presque jamais.

G R É G O I R E.

Vous n'avez donc point vécu au village ?

H E N R Y.

Dans les premières années de ma jennesse ; mais alors je n'en connaissais pas le prix... Continuez.

G R É G O I R E.

J' sommes bon Français , pour que vous le sachiez ; j'aimons le Roi de tout nor' cœur , parce qu'il est juste et bon ; je varserions jusqu'à la darnière goutte de notre sang pour ly , voyez-vous ; mais...

H E N R Y.

Achevez.

G R É G O I R E.

Le Roi , comme je vous le disions , est humain , généreux , sensible ; mais il est mal entouré.

H E N R Y.

Mal entouré ?

G R É G O I R E.

Vous le savez mieux que moi... Veut-on voir ce bon prince ? il y a toujours à sa porte un tas d'estassiers qui repoussons le pauvre monde , que ça fait pitié : croyez-vous que ça soit bian encourageant ?

H E N R Y.

Non certes. (*A part*) Je profiterai de l'avis. (*Haut*) Soyez bien sûr que le Roi ignore...

GRÉGOIRE.

A qui le dites-vous ? est-ce qu'il peut tout voir par lui-même ?... Si je le connaissais, je l'y donnerions un bon conseil.

HENRY.

Et lequel ?

GRÉGOIRE.

De ne pas croire un mot de tout ce que l'y disient ses courtisans.

HENRY.

Pourquoi ?

GRÉGOIRE.

C'est que ce sont autant de menteries.

HENRY.

Vous leur en voulez donc beaucoup ?

GRÉGOIRE.

Oui, parce qu'ils sont les auteurs de tout le mal que font les Rois.

HENRY.

Cela est arrivé quelquefois ; mais il n'y a pas de règle sans exception.

GRÉGOIRE.

All' sont si rares, que ce n'est pas la peine d'en parler.

HENRY.

Mais Monsieur de Sully, par exemple, qu'en pensez-vous ?

GRÉGOIRE.

Oh ! quant à ly, c'est une autre affaire : tous les courtisans en disent trop de mal, pour qu'il ne soit pas un honnête homme.

HENRY.

Le Roi lui rend justice.

GRÉGOIRE.

Il a bien raison ; car il n'a pas de meilleur ami... Mais ce bon Roi, pour qui j'avons tant d'amitié, je ne mourrons pas content, non, je ne mourrons pas content, que

je ne l'ayons vu tout à noire aise, face à face, là comme j' vous voyons.

HENRY.

J'ai quelques connaissances à la cour, et je veux un jour vous faire voir le Roi, comme vous venez de le dire, tout à votre aise.

GRÉGOIRE.

C'est un bian grand bonheur que vous nous procurerez.

COLETTE.

Irai-je avec vous, mon père?

HENRY.

Certainement.

COLETTE.

Monfieur, je vous remercie.

HENRY.

Il est bien tems que je reprenne le chemin d'Anet : buvons encore un coup, et faites-moi le plaisir de m'indiquer la route la plus sûre.

GRÉGOIRE.

Ç'a n'est pas difficile : vous trouverez au bas de la colline à gauche un sentier qui vous menera tout droit dans le chemin.

HENRY.

Je vous remercie... De rechef à votre santé.

GRÉGOIRE.

De tout mon cœur... Si mes chevaux étoient ici, je vous en offririons un...

HENRY.

Bien obligé ; le mien n'est qu'à deux pas.... Adieu, Monfieur Grégoire, à tantôt... Bon jour, ma belle enfant...

SCENE.

SCÈNE XVIII.
GRÉGOIRE, COLETTE.

GRÉGOIRE.

VOILA ce qui s'appelle un brave homme ! Je sommes charmé d'avoir fait sa connoissance... Mais rentrons au logis et préparons tout ce qu'il faut pour la Çarimonie de ce soir.

SCÈNE XIX.

HENRY, *seul.*

ME voilà bien avancé ! je ne trouve plus mon cheval, et je ne fais ce qu'il peut être devenu... Qu'importe ? adressons - nous à l'ami Grégoire ; il m'indiquera les moyens de m'en procurer un autre... J'étais loin de m'attendre à ce qui m'arrive aujourd'hui. Ventre-Saint-Gris ! l'aventure est plaisante, et je me fais d'avance une véritable fête du dénouement... Il n'est pas fort Monsieur Grégoire ; il m'a donné d'excellens avis, et je me propose de les suivre en tems et lieu. Les Rois n'en vaudroient que mieux, s'ils recevoient souvent de pareilles leçons... Mais qu'est-ce que j'entends ?

SCÈNE XX.

HENRI, NICOLAS.

NICOLAS, *arrive en chantant.*

« JE dirais au Roi Henri :
« Reprenez votre Paris,

D

» J'aime mieux ma mie ,
« O gué ,
« J'aime mieux ma mie.

H E N R Y .

Voilà un gaillard de bonne humeur.

N I C O L A S , *sans voir le Roi.*

C'est finguer ça comme le bian nous viant sans qu'on y pense. Ça fait une belle bête que ce cheval-là.

H E N R Y , *à Part.*

Que parle-t-il de cheval ? Seroit-ce le mien ? ...
écoutons.

N I C O L A S , *de même.*

Quand ce serait sù-là du Roi , y ne pourrait pas être
pus biau.

H E N R Y .

Dites-moi , mon ami : n'auriez-vous pas trouvé un
cheval ?

N I C O L A S .

Oui deà , Monfieur.

H E N R Y .

Un cheval bai brun , couvert d'une selle de velours ,
dont la housse est brodée en or.

N I C O L A S .

C'est ça même... Je l'avons trouvé là-bas dans la plaine ,
qui caracelait tout à son aise. Je l'avons mis dans not'
écurie , à deux pas d'ici , et j'allions avartir Monfieur le
Bailly de notre trouvaille , pour à celle fin que si queuque-
zun le réclamissoit , y put savoir où le prendre.

H E N R Y .

Je vous en épargnerai la peine... Mais ne pourriez-
vous pas me conduire jusqu'au château d'Aner ; je ne
connais pas bien la route , et je crains de m'égarer.

N I C O L A S .

Dame , c'est qu'y a bian loin , voyais-vous , et pis y fait
eune chaleur , et pis aller comme ça à pied...

H E N R Y.

Qu'à cela ne tienne ; mon cheval est bon ; il nous portera bien tous les deux : je vous prendrai en croupe , et je réponds que vous ne ferez pas fâché du voyage.

N I C O L A S.

Vlà parler ça : je fis votre homme... Mais dites-moi à vo' tour : nous ferais-vous-ty voir not' bon Roi ?

H E N R Y.

Bien volontiers.

N I C O L A S.

Bon ça ; et comment est-ce que je nous y prendrons pour le reconnoître tout fin drair ?

H E N R Y.

Comment ! rien de plus facile : le Roi fera celui qui gardera son chapeau sur la tête , quand tous les autres l'auront à la main.

N I C O L A S.

C'est clair.

H E N R Y.

Partons...

N I C O L A S.

J'allons toujours devant.

H E N R Y.

Je vous suis.

N I C O L A S.

C'est-là tout droit au fond de la petite ruelle , à gauche : vous voyais bien ?

H E N R Y.

Oui , oui... (*à part , en sortant*). Je me fais un plaisir de mon arrivée au château , sous l'escorte de mon grand écuyer.

(*Un moment après , on le voit repasser sur son cheval* (1) ,

(1) Tous les théâtres n'étant pas , comme celui de Molière ,

avec Nicolas en croupe ; ils traversent le théâtre pour aller prendre le grand chemin).

disposés de façon à pouvoir se servir d'un cheval véritable ; on peut y suppléer au moyen d'une tête de cheval en carton , pourvu qu'elle soit bien imitée. Il sera nécessaire , pour cela , que le bas de la colline qui doit occuper le fond du théâtre , soit fermé par une haye vive , assez haute pour ne laisser voir que la tête du cheval et les bustes de Henry et de Nicolas. Si la scène est bien disposée , l'illusion sera complète.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

*Le théâtre représente la salle du conseil du
château d'Anet, il doit y avoir sur un des
côtés un grand bureau couvert d'un tapis
de velours entouré d'un large galon d'or.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC D'ÉPERNON, LE COMTE DE CRILLON.

(Ils entrent chacun par un côté opposé).

CRILLON.

C'EST vous, Monsieur d'Epernon ! je vous croyais à la
chasse avec le Roi.

LE DUC D'ÉPERNON.

Ma foi, mon cher Crillon ; je ne me fais plus jeune, et
la chasse commence à me fatiguer. D'ailleurs, je vous
dirai en confidence, que je ne m'amuse pas prodigieuse-
ment, quand je ne chasse point pour mon compte.

CRILLON.

Mais, Monsieur le Duc, vous me surprenez ; je vous
croyais assez ami du Roi...

LE DUC D'ÉPERNON.

Oh ! pour son ami, je le suis, et peut-être plus qu'il
n'est le mien ; mais s'il faut continuer d'être sincère avec
vous, j'ajouterai que le Roi n'aime que son Monsieur de
Sully, et ma foi...

CRILLON.

A-t-il si grand tort ?

LE DUC D'ÉPERNON.

Je vous le demande.

CRILLON.

Soyons de bonne foi : est-il un seul de nous qui vaille ce grand homme ?

LE DUC D'ÉPERNON.

Je parierais que c'est ce grand homme , puisqu'il vous plaît de le nommer ainsi , qui a fourré dans la tête du Roi le beau projet d'assembler les états-généraux.

CRILLON.

Croyez-vous que ce soit si mal vu ?

LE DUC D'ÉPERNON.

Affurément.

CRILLON.

Je pense le contraire.

LE DUC D'ÉPERNON.

Que feront-ils ? A quoi seront-ils bons ? A bouleverser l'Etat.

CRILLON.

A réformer les abus.

LE DUC D'ÉPERNON.

Pour leur en substituer d'autres.

CRILLON.

Peut-être.... Au surplus attendez , pour les blâmer , que vous puissiez juger de leurs opérations.

LE DUC D'ÉPERNON.

Il fera bien tems , quand le mal sera fait !... Tenez , brave Crillon , croyez-moi : si ce maudit projet s'exécute , c'en est fait , nous perdons nos privilèges.

CRILLON.

Et quand cela ferait , mettons les choses au pis : notre perte ne ferait pas considérable , et le peuple y gagnerait beaucoup.

LE DUC D'ÉPERNON.

Le peuple ! toujours le peuple ! Eh ! que deviendrait le Roi sans sa fidelle noblesse ?

CRILLON.

Je conviens avec vous que la noblesse est dans l'Etat un corps respectable ; mais il faut que vous conveniez aussi que , sans le peuple , la noblesse , avec tous ses avantages , ferait fort peu de chose.

LE DUC D'ÉPERNON.

Vous voilà précisément dans les beaux principes dont Monsieur de Sully ne cesse d'entretenir le Roi ; il ne s'occupe , il ne rêve que de son bon peuple , et nous...

CRILLON.

Mais en rendant le peuple plus heureux , ne travaillez-vous pas pour la noblesse ?

LE DUC D'ÉPERNON.

Et jusqu'à présent , qu'a-t-il fait pour elle ?

CRILLON.

Ce qu'il a fait ! Pouvez-vous le demander ? Ne lui ouvre-t-il pas la carrière de l'honneur , et cela presque exclusivement ? Que faut-il de plus à un gentilhomme ? Doit-il , pour nous procurer du superflu , épuiser les ressources et les trésors de l'Etat , écraser le peuple d'impôts..

LE DUC D'ÉPERNON.

Vous poussez aussi les choses à l'extrême. On peut bien sans cela...

CRILLON.

Oui , vous ne demandez pas mieux que l'on réforme les abus , pourvu qu'on respecte ceux qui vous sont utiles. Je vous entends , Monsieur le duc ; mais je ne saurais être de votre avis... J'aperçois Monsieur le Grand ; il faut qu'il ait devancé le Roi.

SCÈNE II.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE DUC D'ÉPERNON,
LE COMTE DE CRILLON,

LE DUC D'ÉPERNON.

DÉJA de retour, mon cher Bellegarde!

CRILLON.

Vous avez donc quitté le Roi?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Je viens d'apprendre avec surprise qu'il n'étoit pas encore rentré.

CRILLON,

Et vous ne savez pas où il peut être?

LE DUC D'ÉPERNON;

Mais vous étiez avec lui?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Affurément. Mon cheval s'est abattu sous moi; pendant qu'on m'en préparoit un autre, le Roi s'est éloigné; je l'ai perdu de vue. J'ai, pour le rejoindre, parcouru vainement toutes les routes de la forêt, je n'ai trouvé personne qui pût me procurer le moindre renseignement. Enfin après maintes recherches inutiles, je me suis déterminé à revenir, persuadé qu'il m'avait devancé. J'ai été fort étonné d'apprendre qu'il n'étoit pas encore de retour; et je viens de faire partir des gardes de différens côtes, avec ordre de le chercher partout, et de ne pas rentrer sans savoir positivement ce qu'il peut être devenu.

CRILLON.

J'éprouve un saisissement... S'il s'étoit égaré, si...

LE DUC D'ÉPERNON.

Eh bien! quand cela ferait, que voulez-vous qu'il lui arrive?

CRILLON.

CRILLON.

Peut-on veiller de trop près sur une vie aussi précieuse ?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Voici Monsieur de Sully.

SCÈNE III.

LE DUC D'ÉPERNON, LE DUC DE BELLEGARDE,
LE COMTE DE CRILLON, LE DUC DE SULLY,
un Domestique portant une cassette.

LE DUC DE SULLY.

POSEZ cela sur cette table (*le domestique pose la cassette sur la table du conseil*). Il suffit.

(*Le domestique sort*).

SCÈNE IV.

LE DUC DE SULLY, LE DUC D'ÉPERNON, LE DUC
DE BELLEGARDE, LE COMTE DE CRILLON.

SULLY.

MESSEURS, je vous salue (*Il range ses papiers sur la table*). Pardonnez.

CRILLON.

Vous n'avez point entendu parler du Roi, Monsieur de Sully ?

SULLY, *s'avançant précipitamment au milieu d'eux.*

Comment ?... le Roi !... Que voulez-vous dire ?

LE DUC D'ÉPERNON.

Rien : le Roi s'est égaré à la chasse ; on ne fait de quel côté il a tourné ses pas ; voilà tout. Mais il n'y a pas la moindre inquiétude à avoir ; il est coutumier du fait.

E

SULLY.

J'adore Dieu, Monsieur d'Épernon ; vous êtes bien tranquille , lorsque peut-être... je cours donner des ordres.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Je l'ai fait.

(*On entend battre aux champs*).

CRILLON.

Voici le Roi.

SULLY.

Je respire !

(*Ils vont tous au-devant du Roi.*)

SCÈNE V.

HENRY, LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE DUC D'ÉPERNON, LE COMTE DE CRILLON, LE MARQUIS DE PRASLIN, BERINGHEM, NICOLAS, *Courtisans, Pages, Gardes et Officiers de la suite du Roi.*

HENRY, *entrant avec Nicolas qu'il tient par-dessous le bras ; ils ont tous deux le chapeau sur la tête.*

JE vous ai causé peut-être un peu d'inquiétude, Messieurs, et je vous en demande excuse ; mais quand vous en saurez le motif, j'espère que vous ne m'en voudrez pas. (*A. Nicolas*) Eh bien ! mon ami, vous devez être satisfait maintenant : vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit avant de nous mettre en route ?

NICOLAS.

Oui , morguienne ; je nous en souvenons ; à telles enseignes que...

HENRY.

Connaissez-vous le Roi ?

NICOLAS.

Par ma fine, à moins que ce ne soit vous ou moi , je ne

devinons pas trop qui ce peut-être ; car y gnia que nous deux ici qui avons le chapiau sur la tête.

HENRY à Béringham.

Béringham, je vous recommande cet homme ; ayez-en bien soin ; qu'on lui fasse voir les appartemens, les jardins, (*A voix basse*) et ne le laissez point partir avant de m'avoir parlé. (*Haut*) Vous m'entendez ?

BERINGHEM.

Il suffit, Sire.

NICOLAS.

Grand marcy... Je ne savons pas encore trop ce que je devons penser de tout ce qui nous arrive ; mais en tout cas, si c'est vous qu'êtes le Roi (*Il lui frappe sur l'épaule*) vous pouvais vous vanter d'être un bon vivant ; et morgué y a du plaisir à vous rendre sarvice... Sans adieu.

(*Il sort avec Béringham.*)

SCÈNE VI.

HENRY, LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE DUC D'ÉPERNON, LE COMTE DE CRILLON, LE MARQUIS DE PRASLIN, *Courtisans, Pages, Gardes et Officiers de la suite du Roi.*

(*Pendant toute cette scène ainsi que dans la précédente et la suivante, le duc de Sully travaille à la table du conseil*).

HENRY.

IL vient de m'arriver la plus singulière aventure ; je vous conterai cela ; je vous retiens ce soir pour m'accompagner ; je veux que vous preniez votre part du plaisir que je me promets... Pardon, mon cher Sully, je suis à vous dans le moment (*A un autre officier de la suite.*) Dites au contrôleur de la bouche qu'il fasse porter sur-le-champ au village de Berchères deux grands paniers remplis de rubans, de dragées

et de confitures sèches : qu'on y joigne ving-cinq bouteilles de mon vin d'Arbois (*), et qu'on remette le tout à un nommé Grégoire, fermier, qui demeure à l'entrée, et surtout qu'on ne réponde rin à toutes les questions qu'il pourra faire... Ecoutez ; qu'on n'y fasse porter aussi... Mais non ; ce seroit peut-être humilier ce brave homme ; j'aurois l'air de mépriser le repas qu'il m'aura sans doute préparé, et cette idée est bien loin de moi... Allez et qu'on exécute promptement les ordres que je viens de donner.

('L'officier sort.)

SCÈNE VII.

HENRY, LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE DUC D'ÉPERNON, LE COMTE DE CRILLON, *Courtisans, Pages, Gardes et Officiers de la suite du Roi.*

HENRY.

Vous n'imaginez pas, Messieurs, j'en suis bien certain, de quel genre est la surprise que je vous prépare... Mais permettez ; Monsieur de Sully m'attend depuis trop long-tems peut-être, et vous savez comme moi que ses momens sont trop précieux pour en abuser.

(*Tout le monde sort.*)

SCÈNE VIII.

HENRY, LE DUC DE SULLY.

HENRY.

Vous m'en voulez, mon cher Rosny, je le lis dans vos regards ; mais en vérité vous avez tort, je le répète, vous avez tort.

(1) Petite ville de France en Franche-Comté, célèbre par ses vins du tems de Henry IV et depuis. Il y a déjà long-tems que ces vins ont perdu leur réputation.

SULLY.

Eh ! vive Dieu, Sire, quand vous exposez sans nécessité des jours si précieux...

HENRY.

Qu'ai-je à craindre, mon ami, qu'ai-je à craindre ?

SULLY.

Tout, peut-être.

HENRY.

Monsieur de Sully, je n'appréhende point la mort : vous le savez mieux que personne, vous qui m'avez vu en tant de périls, dont il m'était si possible de m'exempter ; mais, je l'avoue j'aurais du regret à sortir de la vie, avant d'avoir témoigné à mes peuples que je les aime comme mes enfans, en les déchargeant d'une partie des impôts, et en les gouvernant avec douceur. Oui, si le ciel me prête vie, je veux qu'il n'y ait pas un laboureur dans mon royaume, qui ne puisse le dimanche mettre la poule au pot.

SULLY.

Ah ! Sire, que ce mot peint bien votre ame ! mais je ne peux le cacher à votre majesté ; elle s'expose trop légèrement ; les fureurs de la ligue ne sont pas tellement éteintes...

HENRY.

Rassure toi, mon ami ; j'aime les Français ; mais je ne sais pas m'en méfier. Peuple généreux par caractère et bon par essence, il a pu se laisser égarer un moment ; mais il est incapable de mauvais desseins : et s'il était possible qu'il existât un monstre qui conçût le coupable projet d'attenter aux jours de son Roi, c'est au milieu de mon peuple, au sein de mes fidèles amis qu'il oseroit me frapper... Mais écartons ces idées sinistres,

SULLY.

Ah ! mon bon maître, si vous étiez moins digne d'être aimé...

H E N R Y .

Monfieur de Sully , vous êtes mon ami , mon feul ami , je puis le dire , et je vais vous en donner la preuve (*Prenant un papier dans un des tiroirs du bureau*). Lifez cet écrit , et dites-moi ce que vous en penfez : c'eft le gage de mon bonheur , la promeffe que j'ai faite à Gabrielle . . .

S U L L Y , *après avoir lu*.

Je ferois indigne de la confiance dont votre majefté m'honore , fi je pouvois la trahir (*Il déchire l'écrit* .) Tel est mon avis.

H E N R Y .

Comment ? Morbleu ! Que prétendez-vous faire ? Je crois que vous êtes fou.

S U L L Y .

Il eft vrai , Sire , je fuis un fou ; et plutôt à dieu que je le fuffe tout feul en France !

H E N R Y .

Ah ! mon ami , qu'avez-vous fait ?

S U L L Y .

Mon devoir , Sire . . . Lorsque vous avez formé le defsein d'élever votre sujette au rang de souveraine , avez-vous calculé tous les maux qui pourroient en réfulter pour l'Etat ?

H E N R Y .

Quels maux ?

S U L L Y .

Voulez-vous le replonger encore dans les horreurs de la guerre civile ? Ce n'eft pas que je blâme le choix de votre majefté : Gabrielle peut être digne du rang où vous voulez la faire monter ; mais croyez-vous que votre peuple voie cet hymen avec plaifir , et que la noblèffe , qui diffimulera peut-être dans la crainte de vous déplaire , n'en foit pas profondément bleffée . Rappelez-vous l'exemple de votre infortuné prédéceffeur , et frémiſſez .

H E N R Y.

Quelle est donc la condition d'un Roi, s'il faut qu'il renonce au bonheur que le moindre de ses sujets a le droit de se procurer !

S U L L Y.

Un Roi doit se sacrifier entièrement à l'avantage de ses peuples : le trône a ses épines ; il n'est point de condition qui n'ait les siennes.

H E N R Y.

Mais le Français m'aime assez...

S U L L Y.

Raison de plus, Sire, pour ne point abuser de sa confiance.

H E N R Y.

Seroit-ce donc en abuser ?...

S U L L Y.

Plus il vous aime et plus vous lui devez de sacrifices.

H E N R Y.

Ainsi les Rois...

S U L L Y.

Ne doivent exister que pour le bonheur de ceux au-dessus desquels la providence les a placés.

H E N R Y.

Tu m'as ouvert les yeux, mon cher Rosny ; tu viens de me donner la plus grande marque d'amitié qu'il se puisse : je sens que tu as raison et je me rends.

S U L L Y.

Ah ! mon vertueux, mon digne Maître ! quel moment pour mon cœur !

H E N R Y.

Le sacrifice est grand, je ne l'éprouve que trop ; mais l'espérance qu'il pourra me rendre plus cher au bon peuple, auquel je me fais gloire d'être attaché, semble en adoucir l'amertume.

SULLY.

Sire, voici les deux mille écus que votre majesté m'a fait demander hier.

HENRY *ouvrant la cassette dans laquelle ils sont censé être renfermés.*

Mais cela fait une somme considérable.

SULLY.

Il est vrai, Sire.

HENRY.

C'est le fruit des sueurs de mon peuple ; il faut le ménager ; je n'en donnerai que la moitié.

SULLY.

Ce sentiment est louable, Sire ; mais j'observerai cependant à votre majesté qu'elle a promis, et que rien ne peut dégager un honnête homme de sa promesse ; il faut acquitter votre parole : tâchez seulement de vous souvenir une autrefois de commander, s'il est possible, à votre générosité.

HENRY.

Que les Rois feraient heureux, s'ils avaient tous des amis fidèles !

SULLY.

Eh ! comment ne pas vous aimer, Sire ? Il n'y a qu'un ingrat qui pourrait en être capable !... Mais permettez-moi de rappeler à Votre Majesté la convocation des états généraux : elle est instante.

HENRY.

Je le crois comme vous ; mais je crains d'indisposer...

SULLY.

Qui ? vos courtisans ? Je conviens qu'ils redoutent plus que personne la réforme des abus ; mais foyez persuadé, Sire, que la noblesse de votre Royaume sera la première à faire les sacrifices nécessaires au rétablissement de l'ordre et des finances : j'ose être le garant de ses intentions.

HENRY.

H E N R Y.

J'ai mis ma confiance en vous ; je m'abandonne entièrement à votre prudence. Vous le savez , mon ami , je ne veux , je ne désire que l'avantage de l'Etat ; je suis prêt à me réduire , s'il le faut , au plus simple nécessaire.

S U L L Y.

Le Français connaît vos sentimens , Sire , et ce n'est point à votre Majesté qu'il impute ses malheurs.

H E N R Y.

Cette idée me console : j'en ai besoin pour être heureux... Mon cher Rosny , je ne vous propose point de m'accompagner cette après-dinée ; vous êtes occupé d'affaires trop importantes pour vous en distraire : mais quand vous ferez l'emploi de mon tems , vous ne pourrez qu'y applaudir... Ventre saint gris ! je veux profiter de ma journée ; il ne s'en présente pas souvent de pareilles... Vous n'avez plus rien à me dire ; je crois que l'on peut faire entrer... A propos , avant de partir pour la chasse , Sancy m'a remis un mémoire , dans lequel il prétend que les Suisses sont prêts à se révolter , si on ne leur paye sur-le-champ quatre-vingt-dix mille écus qu'ils réclament pour leurs montres.

S U L L Y.

Sancy vous trompe , Sire ; les Suisses sont incapables de se porter aux extrémités dont il vous menace : cette nation est généreuse autant que fidelle , et je vous en réponds comme de moi-même. D'ailleurs , il n'est dû aux Suisses que trente mille écus ; ils ne demandent rien davantage et cette somme vient de leur être comptée : en voici la quittance.

H E N R Y.

Ai-je bien lu?... Vous me sacrifiez le produit de vos bois , et je souffrirais que votre fortune...

F

SULLY.

C'était un fonds sur lequel je ne comptais point : en l'offrant à votre Majesté, n'est-ce pas le placer au plus haut intérêt ?

HENRY.

J'accepte votre argent, Monsieur de Sully; c'est un don du patriotisme et de l'amitié; je vous outragerais, si je pouvais vous refuser. C'est à la postérité, seul juge du véritable héroïsme, à vous récompenser; nos neveux ne liront pas sans attendrissement un trait aussi sublime.

SULLY.

Je ne vous demande, Sire, que de me garder à cet égard un secret inviolable.

HENRY.

Je ne puis vous le promettre, mon ami; mais j'y ferai mon possible; et si mon secret vient à m'échapper, ne m'en veux pas, mon cher Rosny, ne m'en veux pas. (*A l'huissier*) Ouvrez les portes; tout le monde peut entrer.

SCÈNE IX.

HENRY, LE DUC DE SULLY, LE DUC D'ÉPERNON, LE DUC DE BELLEGARDE, LE COMTE DE CRILLON, LE COMTE DE SANCY, LE MARQUIS DE PRASLIN, *Courtisans, Gardes, Pages, Officiers de la suite du Roi.*

HENRY.

MESSEURS, je vous annonce l'ouverture prochaine des États-généraux : vous sentez comme moi la nécessité de les convoquer... Vous êtes Français; je n'ai pas besoin de vous en dire davantage pour vous rallier sous l'étendard de la patrie. Il est tems de réparer les maux que la guerre

civile a faits à la France... Aucun sacrifice ne me coûtera pour rendre mes sujets heureux, et je crois connaître assez les sentimens de la noblesse française, pour être sûr qu'elle secondera mes intentions de tout son pouvoir... Ce n'est que dans le bonheur du peuple que réside la puissance d'un Etat, et pour rendre la France ce qu'elle doit être, il ne lui faut que de bonnes lois et un Roi qui sache les faire exécuter... Ce sera mon affaire; je m'en charge, et j'en réponds.

(Allant vers Sancy, qu'il aperçoit parmi ses Courtisans).

Sancy, je me suis fait rendre compte de l'objet du mémoire que vous m'avez remis ce matin : on vous avait mal informé, et je ne puis qu'applaudir à votre zèle, puisqu'il m'a mis à même d'apprécier mieux que jamais le ministre vertueux en qui j'ai placé ma confiance. Je n'examinerai point si c'était-là le but que vous vous étiez proposé, mais je vais vous donner un conseil d'ami : souvenez-vous qu'on profite de la délation quand elle est fondée; mais que le mépris est la récompense du délateur.

(Présentant le duc de Sully à ses Courtisans).

Messieurs, voilà mon ami, mon meilleur ami, mon soutien et celui de l'Etat. *(A Sully, en lui serrant la main)*. Ne t'inquiète pas, mon cher Rosny, je n'en dirai pas davantage... *(Se retournant vers ses Courtisans)*. Il n'y aura que la mort seule qui pourra mettre fin à l'amitié que je lui ai jurée et que je lui renouvelle devant vous... Mais il se fait tard; je vais prendre un habit plus décent, et nous nous rendrons ensuite à la fête où je vous ai conviés. *(Au duc de Bellegarde)*. Monsieur le Grand, donnez des ordres, je vous prie, pour que les voitures soient prêtes. *(A M. de Sully)*. Adieu, mon ami; vous allez travailler pendant que je vole à mes plaisirs; mais vous aurez votre tour : j'irai vous rendre compte ce soir de ma journée, et nous souperons en famille.

(Il prend Sully par le bras , comme pour sortir ; puis s'arrêtant au milieu du théâtre , il dit aux Courtisans rassemblés autour de lui) :

Messieurs, je lis dans vos regards la curiosité qui vous tourmente... Il faut la satisfaire. (Avec la plus grande gaîté). Je vais en bonne fortune ; oui Messieurs, en bonne fortune. (A Sully , en lui serrant la main). Et n'en est-ce pas une pour un bon cœur, que de trouver l'occasion de faire des heureux !

(Il sort ; toute la cour le suit.)

Fin du second Acte.

A C T E T R O I S I È M E.

Le Théâtre comme au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLETTE, seule.

(Elle est parée de ses habits du Dimanche , et dans le costume des villageoises aisées qui vont à quelque fête.)

MON père est plus que jamais fâché contre Monsieur le Bailly , et je crains bien qu'il ne soit pas possible de le faire revenir sur le compte d'Alain. Si cependant ce Monsieur de tantôt voulait s'intéresser pour nous , peut-être pourrait-il déterminer mon père... Il ne m'a pas promis positivement de s'en mêler ; mais je crois qu'il a de bonnes intentions , et cela me rassure un peu... Je ne me trompe pas : c'est Alain que j'aperçois... Oui , c'est lui-même... Le pauvre garçon ! il n'ose pas m'aborder ; je vais l'appeler.

SCÈNE II.

ALAIN, COLETTE.

COLETTE.

APPROCHE , mon cher Alain , approche ; mon père est occupé , et nous pourrons causer un petit moment sans craindre d'être surpris.

ALAIN.

Quel bonheur ! Et ton père , s'apaise-t-il ?

COLETTE.

Bien au contraire.

A L A I N.

Qu'allons-nous devenir ?

C O L E T T E.

Notre mariage n'est peut-être pas tout-à-fait désespéré.

A L A I N.

Comment cel ?

C O L E T T E.

Je ne t'en dis pas davantage ; mais ne t'éloignes pas d'ici : tiens-toi toujours aux environs , de manière que je puisse te trouver au besoin.

A L A I N.

J'entends.

C O L E T T E.

Il s'est passé bien des choses depuis ce matin.

A L A I N.

Quoi donc ?

C O L E T T E.

Je te conterai tout cela.

A L A I N.

Et tu espères...

C O L E T T E.

Beaucoup.

A L A I N.

Que tu me fais de plaisir ! mais dis-moi...

C O L E T T E.

J'entends du bruit ; vas-t'en... Tu peux demeurer ; ce sont des Étrangers.

SCÈNE III.

ALAIN , COLETTE , un Officier du Roi , suivi de deux hommes , qui portent chacun une grande corbeille couverte.

L'OFFICIER DU ROI.

VOULEZ-VOUS bien , Mademoiselle , nous enseigner la maison de Monsieur Grégoire ?

COLETTE *la lui montrant.*

C'est ici , Monsieur.

L'OFFICIER DU ROI.

Bien obligé.

(Il entre avec les deux porteurs dans la maison de Grégoire).

SCÈNE IV.

ALAIN , COLETTE.

ALAIN.

QU'EST-CE que cela ?

COLETTE.

Je ne fais pas.

ALAIN.

On diroit que ce sont des dragées , des rubans...

COLETTE.

Quelle idée !

ALAIN.

Que veux-tu que ce soit ?

COLETTE.

Nous le saurons.

ALAIN.

Mais celui qui t'a parlé est un homme attaché au Roi.

COLETTE.

Tu crois ?

ALAIN.

J'en suis sûr ; je le reconnais bien ; je l'ai vu l'autre jour à Dreux chez ce Monsieur où mon oncle m'envoie assez souvent.

COLETTE.

Eh bien ?

ALAIN.

J'ai entendu qu'il lui disait que son service auprès du Roi ne lui permettait pas de s'arrêter plus long-tems.

COLETTE.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Il y a quelque mystère là-dessous.

ALAIN.

Quelqu'un vient.

COLETTE.

C'est peut-être mon père... C'est lui-même, ne te montre pas.

(*Alain se retire*).

SCÈNE V.

GRÉGOIRE , COLETTE , *l'Officier du Roi , les deux Porteurs.*

GRÉGOIRE à l'Officier du Roi.

PUIS - JE vous demander, Monsieur, ce que c'est que ces corbeilles que vous venez de déposer cheux nous, et ce qu'ail' contienont.

L'OFFICIER DU ROI.

Rien ne vous empêche de vous satisfaire, elles ne sont pas fermées,

GRÉGOIRE.

Mais qui vous a dit de porter cela dans nor' maison ?

L'OFFICIER DU ROI.

C'est Monsieur notre Contrôleur.

GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Monsieur voi' Contrôleur?

L'OFFICIER DU ROI.

Oui; le Contrôleur de la Maison du Roi.

GRÉGOIRE.

Je n'y comprenons rian... Au surplus, Monsieur, je garderons fidèlement ce dépôt jusqu'à que je sachions sa destination.

L'OFFICIER DU ROI.

Tout comme il vous plaira; ma mission est remplie... votre serviteur.

GRÉGOIRE.

C'est moi qui sis bian le vôtre.

SCÈNE VI.

GRÉGOIRE, COLETTE.

GRÉGOIRE.

CETTE aventure est incroyable!

COLETTE.

Est-ce que ce Monsieur de tantôt ferait...

GRÉGOIRE.

Le Contrôleur du Roi: n'y aurait rian d'impossible: flapendant il est bian sans façon pour un homme de cette importance-là.

COLETTE.

Il est vrai... je m'y perds.

GRÉGOIRE.

Oh! non, non; ce n'est pas là un homme de la Cour; il est trop franc...

COLETTE.

Mais si c'était par hasard le Contrôleur du Roi, que d'honneur pour nous!

G

GRÉGOIRE.

Comme ça ferait brisquer Monsieur le Bailly ! Je ne sommes pas méchant , je ne l'y voulons pas de mal ; mais je ne serions pas fâché d'avoir cette occasion de rabattre un tantet son orgueil.

COLETTE.

Je l'apperçois qui vient de ce côté.

GRÉGOIRE.

Il s'avance vers nous ; apparemment qu'il veut me parler... Rentrez à la maison.

COLETTE,

Mon père !...

GRÉGOIRE.

Eh bian ! quoi ?

COLETTE.

Tâchez de vous raccommoier avec lui ; mon petit papa, je vous en prie.

GRÉGOIRE.

C'est bon , c'est bon ; laissez-nous.

(Collette rentre).

SCÈNE VII.

LE BAILLY, GRÉGOIRE.

LE BAILLY *à part*.

JE me rappelle avec amertume ce pauvre Voyageur de tantôt que j'ai si mal accueilli : cette méchante action me pèse sur le cœur ; je donnerais l'impossible pour qu'il pût être témoin de mes regrets.

GRÉGOIRE.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service , Monsieur le Bailly ?

LE BAILLY.

Je viens, mon cher Grégoire, pour m'expliquer avec vous au sujet de ce qui s'est passé ce matin.

GRÉGOIRE.

Vous êtes bien bon de revenir là-dessus.

LE BAILLY.

C'est que je ne veux pas que vous imaginiez...

GRÉGOIRE.

Bah! bah! ce qui est fait est fait; je n'y pensons pus

LE BAILLY.

Vous ne m'en voulez donc point ?

GRÉGOIRE.

Moi vous en vouloir ! vous avez bien trouvé votre homme : depuis plus de trente ans que nous vivons ensemble, vous ne me connaissez donc pas encore ?

LE BAILLY.

Je voulais vous dire...

SCÈNE VIII.

LE BAILLY, GRÉGOIRE, ALAIN.

ALAIN, descendant la colline avec précipitation.

MON oncle, Monsieur Grégoire, venez, venez vite; le Roi va passer tout près d'ici; il descend la montagne: il y a je ne sais combien de voitures et d'hommes à cheval; cela fait un coup d'œil magnifique... Un Courrier, qui l'a devancé, dit qu'il va s'arrêter dans le Village.

GRÉGOIRE.

Le Roi!

LE BAILLY.

Comment ? le Roi !

ALAIN.

Mais vraiment oui; notre bon Roi Henry IV... Tenez;

on commence à l'apercevoir d'ici. (*Il va au fond du Théâtre*). Voyez plutôt... Ah! que je vais avoir de plaisir!

LE BAILLY.

Mais si la chose est ainsi, je ne fais quel parti prendre...
Que vais-je devenir?

GRÉGOIRE.

Qu'avez-vous donc?

LE BAILLY.

Ce que j'ai? vous pouvez me demander ce que j'ai?
Ne faut-il pas rassembler tout le Village? ne faut-il pas...

GRÉGOIRE.

Le Village? il se rassemblera bien tout seul: quand un bon père se présente, on n'a pas besoin d'avertir ses enfans de son arrivée.

LE BAILLY.

Mais je dois, en ma qualité de premier Officier municipal, haranguer le Roi à son passage, et je n'ai point de discours préparé.

GRÉGOIRE.

C'est bien la peine... Le Roi verra not' empressement, not' joie; y lira dans nos yeux la satisfaction que nous cause sa présence, et cela vaudra bien une harangue... Mais que vient faire le Roi dans ce Hameau? Eloigné de la grand' route, il n'est point un lieu de passage...

LE BAILLY.

Je suis de votre avis; mais le fait est qu'il y vient, & qu'il n'y a pas un moment à perdre. (*A son Neveu*) Cours vite rassembler tous les habitans, hommes, femmes, enfans, tout le monde enfin, tandis que je vais rêver un moment à l'écart à ce que je dirai.

A LAIN, sortant.

Oui, mon oncle.

SCÈNE IX.
LE BAILLY, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Laissez parler le cœur, Monsieur le Bailly; vot' harangue n'en vaudra que mieux

LE BAILLY, *se retirant.*

Ce sont mes affaires, ce sont mes affaires.

SCÈNE X.

GRÉGOIRE, *seul.*

VLà une aventure bian singulière... Plus j'y réfléchifons, et plus all' me semble étonnante : ces corbeilles s'arrivée du Roi... Est-ce que ce serait ly qui ce matin... Bon ! qu'eu folie !... Colette !... C'est bian incroyable toujours... Colette !...

SCÈNE XI.
GRÉGOIRE, COLETTE.

COLETTE.

QUE voulez-vous, mon père ?

GRÉGOIRE..

Accours vite.

COLETTE.

Pourquoi-donc ?

GRÉGOIRE.

Tu désirais tant de voir not' bon Roi ?

COLETTE.

Eh bien, mon père ?

GRÉGOIRE.

Eh bian, mon enfant ? y viant dans not' Village ; le vlà qui va passer par s'avenue.

COLETTE.

Le Roi ?

GRÉGOIRE.

Vraiment oui.

COLETTE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que de bonheur pour un jour !

GRÉGOIRE.

Tians ; regarde : vois-tu , vois-tu ? Que de monde !

COLETTE.

Comme c'est donc beau !

GRÉGOIRE.

Quand not' minagère saura tout ça , combien all' aura de regret !

SCÈNE XII.

HENRY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE DUC D'ÉPERNON, LE COMTE DE CRILLON, LE MARQUIS DE PRASLIN, *Courtisans*, GRÉGOIRE, COLETTE, *Pages, Gardes et la suite du Roi.**(Henry descend la colline au milieu de ses Courtisans , et de sa suite qui l'environne).*

GRÉGOIRE, reconnaissant le Roi.

O CIEL !... c'est lui ! Je ne nous trompons point : est-il bien possible ?

COLETTE.

C'est le Monsieur de tantôt... *(A part)* Bon ! j'aurai Alain, c'est sûr.

HENRY.

Vous voyez, Monsieur G égoire, que je suis homme de parole : me voilà prêt à tenir celle que je vous ai donnée. *(Au duc de Bellegarde , en lui montrant Colette)* Monsieur le

Grand, je vous présente ma Commère... Ventre saint gris ! elle est jolie ... Qu'en dites-vous, Monsieur d'Épernon?... vous êtes connaisseur. (*A Grégoire*) Vous ne vous doutiez pas à-coup-sûr de la surprise que je vous ai ménagée.

G R É G O I R E.

Ah ! Sire, que de bontés ! Que j'avons d'excuses à demander à vot' Majesté ! Comment l'y témoigner toute la reconnaissance...

(*Il veut se jeter aux genoux du Roi qui l'en empêche et lui tend la main.*)

H E N R Y.

De la reconnaissance, mon ami, de la reconnaissance ! c'est moi qui vous en dois et beaucoup. Vous m'avez, sans me connaître, fait boire votre meilleur vin ; vous me procurez le plaisir de vous être utile : vous voyez bien que tout l'avantage est de mon côté.

G R É G O I R E.

Pardonnez, Sire... Mon trouble... Ce qui se passe en moi... L'expression me manque, mais mon cœur y supplée.

H E N R Y.

Je n'en doute pas : Monsieur Grégoire, je ne vous ai vu qu'un moment, mais ce moment a suffi pour vous faire connaître. (*A Colette*) Ma petite Commère, je n'ai point oublié notre conversation de ce matin, et je m'en souviendrai en tems et lieux. (*A ses Courtisans*) Eh bien ? Messieurs, qu'en dites-vous ? ma journée n'est pas perdue... Mais qu'est-ce que j'entends ?

G R É G O I R E.

Sire, c'est tout le Village qui s'avance, conduit par Monsieur le Bailly, pour présenter ses hommages à votre Majesté.

H E N R Y.

Ah ! je me rappelle ; je fais, je fais... Je ne ferai pas

fâché de le revoir. Oh ! parbleu ! pour cette fois je prendrai ma revanche.

GRÉGOIRE.

Permettez , Sire, que j'implorions...

HENRY.

Je ne l'en tiens pas quitte. (*Avec beaucoup de gaieté*) J'ai de la rancune comme une dévote.

SCÈNE XIII.

HENRY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE DUC D'ÉPERNON, LE COMTE DE CRILLON, LE MARQUIS DE PRASLIN, GRÉGOIRE, COLETTE, LE BAILLY, ALAIN, *Courtisans, Pages, Gardes, Suite du Roi, Paysans et Paysannes.*

LE BAILLY, à la tête des Paysans.

SIRE, le bonheur inespéré, dont votre présence auguste... (*Il commence à reconnaître le Roi, dont il cherche à se rappeler les traits*) fait jouir... en ce moment... les habitants... de ce Village... de ce Village... qui... qui... (*Il reconnaît tout-à-fait le Roi, et se trouble au point de ne pouvoir plus continuer*).

HENRY.

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Bailly?... Continuez.

LE BAILLY, tombant à genoux.

Ah ! Sire, je suis perdu, si votre Majesté ne daigne me pardonner...

HENRY.

Levez-vous, Monsieur, levez-vous (*Avec bonté*) Je n'aime point qu'on me parle ainsi.

LE BAILLY.

Ma faute est trop grande, Sire, pour espérer...

HENRY.

HENRY.

Allons ; remettez-vous de votre trouble ; ce n'est pas au Roi de France à venger l'insulte faite à un simple particulier... Au surplus, vous avez un bon ami dans Monsieur Grégoire ; et la justice qu'il vous a rendue , quoiqu'il eût à se plaindre de vous , fait votre éloge à tous deux... Je ne suis l'ennemi que des vices du cœur , et je pardonne d'autant plus volontiers les travers de l'esprit , que je n'en suis pas moi-même plus exempt qu'un autre. Rassurez-vous donc ; le passé est oublié... Cependant , comme on n'offense pas impunément un Roi , je ne vous cache point que j'ai fort à cœur de me venger... Vous avez un neveu ?

LE BAILLY.

Oui , Sire.

HENRY.

Je voudrais le voir.

LE BAILLY, lui présentant Alain.

Sire, le voici.

HENRY.

Il est fort bien... Je sais qu'il aime la belle Colette, & qu'il n'en est point hâï : leur mariage étoit prêt à se faire ; il s'est trouvé rompu je ne sais comment, et je borne ma vengeance à demander qu'il se fasse sans délai , si toute fois personne ne s'y oppose.

GRÉGOIRE.

Ah ! Sire, ce ne sera pas moi.

LE BAILLY.

Votre Majesté ne doit pas douter de notre obéissance.

HENRY.

Mais voilà précisément ce que je ne veux pas : il n'y a rien de plus respectable que l'autorité paternelle ; et tout Roi que je suis , je n'ai pas le droit de la violer.

LE BAILLY.

Ah ! Sire , un moment égaré par une vanité ridicule , j'ai

H

manqué aux égards que je devais (*Montrant Grégoire*) à cet honnête homme : il m'a donné une leçon que je n'oublierai jamais. Je suis puni , j'ai mérité de l'être et je n'en murmure pas , trop heureux de pouvoir expier la faute que j'ai commise...

H E N R Y.

N'en parlons plus... Tout est donc arrangé!... Je me charge de la dot de Colette, et j'aurai soin de l'avancement d'Alain.

A L A I N.

Ah! Sire...

C O L E T T E.

Vos bontés...

A L A I N.

Nos cœurs reconnaissans...

C O L E T T E.

Jamais nous ne pourrons...

H E N R Y.

Jouissez long-tems de votre bonheur, mes enfans ; c'est tout ce que je desire. (*A part avec attendrissement*) Encore deux heureux ! Quel doux moment pour mon cœur ! (*A Colette*) Eh bien ! ma petite Commère, croirez-vous une autre fois à l'efficacité de mes secrets ? Ventre saint gris ! c'est qu'ils sont excellens : qu'en dites-vous ?... Mais vraiment j'oublie l'essentiel ; il faut que j'aille voir l'Accouchée : conduisez-moi, Monsieur Grégoire. (*A sa suite*) Voulez-vous bien, Messieurs, m'attendre une minute ? (*Au Marquis de Praslin qui s'avance pour le suivre*) Que faites-vous donc, Monsieur de Praslin ? cela n'est pas nécessaire ; il n'y a que des Français ici ; je n'ai pas besoin d'être gardé.

(*Il entre dans la maison avec Grégoire et Colette*).

SCÈNE XIV.

LE DUC DE BELLEGARDE , LE DUC D'ÉPERNON ,
LE COMTE DE CRILLON , LE MARQUIS DE PRAS-
LIN , LE BAILLY , ALAIN , *Courtisans , Pages , Gar-
des , Suite du Roi , Payfans et Payfannes.*

LE DUC DE BELLEGARDE.

N'EST-IL pas vrai , Monsieur Alain , que vous ne vous attendiez guères à ce qui vous arrive ?

ALAIN.

Ah ! Monseigneur , j'en étais bien éloigné : c'est la première fois que j'ai le bonheur de voir notre bon Roi , et je suis comblé de ses bienfaits !

LE COMTE DE CRILLON.

Possesseur de la belle Colette , vous n'aurez plus de vœux à former.

ALAIN.

Pardonnez-moi , Monseigneur.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Comment-donc ?

LE DUC D'ÉPERNON.

Vous êtes ambitieux.

ALAIN.

Quelque bonheur qui puisse m'arriver , il me restera toujours le desir de voir mon Roi , ce Roi si chéri , si digne de l'être , aussi heureux qu'il le mérite.

LE BAILLY.

Bien , mon neveu , bien.

LE DUC D'ÉPERNON.

Je ne puis qu'applaudir à ce sentiment.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Et moi de même ; mais sachez , Monsieur Alain , que le

Roi est toujours heureux, quand il peut trouver l'occasion de faire du bien.

S C È N E X V.

HENRY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE DUC D'ÉPERNON, LE COMTE DE CRILLON, LE MARQUIS DE PRASLIN, LE BAILLY, GRÉGOIRE, ALAIN, COLETTE, *Courtisans, Pages, Gardes, Suite du Roi, Paysans, Paysannes.*

HENRY, *sortant de la maison de Grégoire.*

MONSIEUR Grégoire, tout est-il prêt ?

GRÉGOIRE.

Oui, Sire; on n'attend pour partir que les ordres de votre Majesté.

HENRY.

En ce cas mettons-nous en marche... Allons, Monsieur le Bailly, servez-nous de Maître de Cérémonies : c'est vous que je charge d'en remplir les fonctions, et souvenez-vous que je ne veux être ici qu'un bon père au milieu de sa famille.

S C È N E X V I.

HENRY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE DUC D'ÉPERNON, LE COMTE DE CRILLON, LE MARQUIS DE PRASLIN, LE BAILLY, GRÉGOIRE, ALAIN, COLETTE, NICOLAS, *Courtisans, Pages, Gardes, Suite du Roi, Paysans, Paysannes.*

NICOLAS.

(*Il arrive en courant et en écartant de droite et de gauche tout ce qu'il trouve à sa rencontre.*)

ALA parfin je vous retrouvons : morgué, Sire, c'est bien mal à vous, je vous le disons tout net, de nous faire retenir prisonnier dans vot' Châneau comme un je ne fais qui : si jamais vous nous y reprenez...

HENRY.

Ah ! mon pauvre Nicolas, c'est moi qui ai tort : j'avoue

de bonne foi que je vous ai oublié; il est bien pardonnable à un Roi d'avoir des distractions: il est vrai que celle-ci est un peu forte; mais, dites-moi, avez-vous à vous plaindre de quelqu'un?

N I C O L A S.

Oh! par ma fine, non, si ce n'est qu'y voulions nous retenir bongré, maugré; mais j'avons de bonnes jambes; j'ons faisi l'occasion, et zeste j'étions déjà bian loin avant qu'y songions seulement à courir après nous. Quoique ça, on peut dire que ce sont de bonnes gens; y m'avions bian regaé toujours, et y m'ont fait boire d'un vin... Ah! bon guieu! bon guieu! qu'eu vin!

H E N R Y.

Vous ne m'en voulez-donc plus!

N I C O L A S.

Moi, vous en vouloir! Eh! pourquoi donc? y faudrait que je fussions bian ingrats toujours. J'avons eu, il est vrai, un tantet d'humeur à cause de st' affaire de tantôt; mais drès qu'y gnia pas de vot' faute, je n'y pensons plus.

H E N R Y.

Voilà un homme comme je les aime... Mon ami, voulez-vous entrer à mon service? Vous n'aurez pas sujet d'en être fâché.

N I C O L A S.

Vous êtes bian bon, Sire; mais je vous dirons tout franc que ça nous ferait trop de peine d'abandonner not' Village, où ce que je sommes nés natifs, et où j'avons tous nos parens, nos amis. Ce n'est pas que vous ne soyez un brave homme, vous, et qu'y n'y ait du plaisir à vous sarvir; mais je ne nous sentons pas faits pour vivre à la Cour, et pis je n'avons pas appris à mentir comme à labourer; tant y a que je sommes contens de not' lot, et que je nous y tenons sur vot' respect.

H E N R Y.

Messieurs, voilà un bien bel exemple, mais qui malheu-

reusement ne fera guères suivi... (*A Nicolas*) Mon ami, je ne veux pas vous contraindre ; mais soit près de moi, soit dans votre Village , vous ne m'empêcherez pas de vous faire du bien. (*Au Bailly*) Monsieur le Bailly, où en sommes-nous ?

LE BAILLY.

Dans un moment, Sire, votre Majesté pourra se rendre à l'Eglise.

NICOLAS.

Eh bien ! morguienne, en attendant, si votre Majesté le trouve bon, je l'y chanterons trerous qu'euxques couplets qui ne l'y front pas de peine à entendre : all' n'a qu'à dire.

HENRY.

Bien volontiers, mes enfans ; je vous écouterai avec plaisir.

NICOLAS.

J'allons donc commencer.

AIR : *c'est ce qui vous désole.*

DEPUIS long-tems les factieux
Nous tourmentient à qui mieux mieux ;

C'est ce qui nous désole : (*bis*)

Mais à la fin y sont tous vaincus ;

Not' bon Roi sur eux a l'dessus :

C'est ce qui nous console. (*bis*)

GRÉGOIRE.

Sous les Ligueux, tous les impôts

Nous semblont autant de fardeaux ;

Leur nombre nous désole : (*bis*)

Pour un Roi qui se fait chérir

Nous les païrons avec plaisir ;

Leur emploi nous console. (*bis*)

ALAIN.

J'aime Colette tendrement ;

Faut-il m'éloigner ? oh ! vraiment ,

C'est ce qui me désole. (*bis*)

Bien dure paraît cette loi ;
Mais quand c'est pour servir le Roi ;
Du moins cela console.

(bis)

C O L E T T E.

Je ne suis encor qu'une enfant ;
Je tourne mal un compliment,
C'est ce qui me désole :
Mais notre bon Roi parmi nous
Peut voir combien nous l'aimons tous ,
C'est ce qui me console.

(bis)

L E B A I L L Y.

Dans un excès de vanité ,
J'ai pu manquer d'humanité ,
C'est ce qui me désole :
Mais mon Roi , voyant mes remords ,
Daigne me pardonner mes torts ,
C'est ce qui me console.

(bis)

(bis)

U N E P A Y S A N N E.

Quand la guerre appelle au combat ,
Je ne pouvons servir l'Etat ,
C'est ce qui nous désole .
Mais dans le plus doux des liens
Nous lui faisons des citoyens ,
C'est ce qui nous console.

(bis)

(bis)

N I C O L A S.

Je ne sommes qu'un franc rustaut ;
J' n'avons pas pus d'esprit qu'y n'faut ;
C'est ce qui nous désole ;
Mais j'aimons not' Roi d'tout not' cœur ;
J'sommes Français et j'avons d'l'honneur ;
C'est ce qui nous console.

(bis)

(bis)

H E N R Y.

Quelle scène touchante ! Je suis attendri jusqu'aux larmes . . . Ah ! mes amis , quelle journée délicieuse !

L E B A I L L Y.

Sire , quand il plaira à votre majesté . . .

H E N R Y.

Mettons-nous en marche.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

HENRY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE DUC D'ÉPERNON, LE COMTE DE CRILLON, LE MARQUIS DE PRARSLIN, LE BAILLY, GRÉGOIRE, ALAIN, COLETTE, LA SAGE-FEMME *portant l'enfant nouveau né*, UNE JEUNE FILLE *tenant un cierge non allumé*, NICOLAS, *Courtisans, Pages, Gardes, Suite du Roi, Paysans et Paysannes.*

HENRY.

QUE chacun prenne place ! (*Au duc de Bellegarde, en lui montrant Nicolas*) Monsieur de Bellegarde, je vous recommande mon grand Ecuyer.

(*La marche s'arrange ; les gardes du Roi précèdent ; ensuite vient la Sage femme, qui porte l'enfant nouveau né ; près d'elle est une jeune fille, tenant, suivant l'usage des campagnes, un cierge non-allumé. Le Roi les suit, donnant la main à Colette ; le marquis de Praslin et Grégoire viennent ensuite ; après eux le duc de Bellegarde et Nicolas, le duc d'Épernon et une jeune fille à laquelle il sert d'Ecuyer ; le comte de Crillon et Alain, la suite du Roi, les Paysans, et les Paysannes ferment la marche. Le Bailly va de côté et d'autre, pour y faire observer l'ordre. L'orchestre exécute le quatuor de Lucile : la marche fait le tour du théâtre : elle doit être disposée de manière que le Roi et Colette occupent le fond de la scène, et que tous les autres acteurs forment de droite et de gauche un demi-cercle : alors une jeune fille, qui doit se trouver à l'une des extrémités, et le Bailly à l'autre, chantent le duo suivant, auquel se mêle ensuite le chœur général*).

UNE JEUNE FILLE.

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille ?
Toujours contens, toujours
joyeux.
Vivons, aimons, comme nos
bons aïeux.

LE BAILLY.

Vive Henry quatre,
Vive ce Roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire, de battre
Et d'être un ver-galant.

F I N.

D'É-
AR-
RE,
tant
un
les,

en
e-

te
es
-
a
t

